Sept-en-Voive
Yonne.

CONVENTION NATIONALE.

PLAN

D'ÉDUCATION PUBLIQUE,

Par A. H. WANDELAINCOURT, Député du Département de la Haute-Marne.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LES états les plus floriſſans & les plus heureux ont toujours été ceux dont la jeuneſſe avoit reçu la meilleure éducation. Les ſiècles groſſiers & ignorans furent, dans tous les temps, les ſiècles des plus grands vices & des déſordres les plus deſtructeurs, parce que le bonheur du corps de l'état dépend de

la manière dont chaque membre qui le compoſe remplit ſes obligations, & que les fonctions des particuliers ſe reſſentent des vertus ou des vices, des lumieres ou de l'ignorance, qui ſont toujours les ſuites de leur éducation.

Auſſi, tous les habiles légiſlateurs ont-ils regardé la bonne éducation comme le moyen le plus sûr de rendre un empire ſtable & floriſſant. Ils ont penſé qu'il ne falloit pas abandonner à la volonté des parens la culture de ceux dont ils étoient les pères; mais qu'il étoit néceſſaire que la république, à laquelle ils devoient leurs travaux, ſe chargeât de ce ſoin. En conſéquence, l'éducation publique a toujours paſſé aux yeux des ſages pour une affaire d'état, une affaire du premier ordre, de la plus haute conſidération, & la plus capable de contribuer à la gloire des républiques & au bonheur des peuples.

De là l'origine de l'éducation publique, qui ſoumet tous les membres d'un même état à une diſcipline uniforme, & propre à leur inſpirer de bonne heure l'amour de la patrie, le reſpect pour les lois de la nation, le goût des maximes du lieu où ils doivent vivre, les vertus qui élèvent l'ame, qui l'affermiſſent dans la pratique conſtante du bien, & la portent vers la félicité publique, but unique de tout bon gouvernement, & auquel toutes les volontés doivent être ſubordonnées.

Auſſi, les anciens conquérans ne trouvèrent-ils pas de moyens plus efficaces pour conſerver leurs conquêtes, que d'inſpirer aux peuples qu'ils avoient vaincus, le goût de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs uſages, que de leur faire faire les mêmes études, & de leur donner la même éducation.

C'eſt faute d'avoir employé ces moyens que Charlemagne ne put jamais, dans l'eſpace de trente ans,

subjuguer les Saxons ; & ce fut en les pratiquant que Jules-César fit adopter par les Gaulois, dans un très-court espace de temps, les lois, les coutumes, l'habillement & même les superstitions des Romains. Ils leur avoient donné des écoles pour les sciences dans plusieurs villes, comme Autun, Lyon, Bordeaux, Marseille. Dès-lors ces deux peuples s'allièrent communément ensemble par des mariages, partageoient entr'eux les dignités de l'empire, les commandemens de l'armée, & se régissoient par le même code de lois romaines. La langue latine devint insensiblement la langue de la religion de nos pères, des tribunaux de la justice, & même des particuliers.

Cependant les Romains dégénérant de la vertu de leurs pères, les Gaulois, devenus Romains, dégénérèrent comme eux. Le luxe les corrompit, les liens qui les unissoient, se relâchèrent par la dissolution des mœurs ; & dès-lors les deux peuples furent en butte aux dissentions, aux séditions, à tous les maux de l'anarchie, & furent opprimés par des nations mieux policées qu'eux.

Notre France ne reprit son premier lustre qu'en revenant au premier moyen. On releva les écoles ; & à mesure que l'éducation s'affermissoit, les mœurs se réformoient, & l'ordre reparoissoit avec tous les avantages qui l'accompagnent toujours : mais, malheureusement, dans le temps qu'on s'occupa le plus sérieusement de cet objet, les circonstances ne furent pas favorables, & les écoles trouvèrent des préjugés établis qui les subjuguèrent. La langue maternelle des Français n'étoit plus alors qu'un jargon informe & sans lois, abandonné à ce qu'on appelle improprement le petit peuple, & relégué dans les cantons les plus grossiers. Telle fut la force de l'éducation, de faire perdre à un peuple antique l'usage de sa langue

naturelle, pour prendre celle de ſes conquérans. Le vulgaire roman, latin, barbare & corrompu, étoit le langage dominant. Les diſcours publics, les ordonnances des princes, les arrêts des cours ſouveraines, les actes d'adminiſtration : tout étoit conçu dans ce langage corrompu. Ce qui acheva de le maintenir fut encore l'éducation. Il n'y avoit alors que les eccléſiaſtiques qui ſe mêlaſſent de l'enſeignement : toutes les écoles étoient ou dans les cathédrales, ou dans les monaſtères ; & perſonne n'y venoit étudier, à moins qu'il ne ſe deſtinât à la cléricature. Par conſéquent, comme le latin étoit la langue de l'égliſe, & que l'égliſe tenoit les écoles, il ne paroîtra pas ſurprenant que l'éducation de ce temps n'ait été que monachale, inſtitution où l'on entretenoit la jeuneſſe dans une haute ſpiritualité qui dérégloit l'imagination, qui amoliſſoit le cœur, qui tenoit toujours l'homme dans les eſpaces imaginaires, le portoit à négliger les devoirs les plus eſſentiels qui lient l'homme à l'homme, & lui faiſoit oublier ces ſublimes maximes qui nous apprennent que nous devons à la ſociété le tribut de tous nos talens, de toutes nos facultés, de notre vie même. La langue latine étoit alors preſque le ſeul objet des études. L'hiſtoire, la ſaine logique, la pure morale, la véritable phyſique, la juriſprudence, l'aſtronomie, les mathématiques mêmes étoient enſevelies dans un oubli funeſte ; ou ſi l'on enſeignoit quelques-uns de ces objets intéreſſans, c'étoit d'une manière ſi sèche, ſi triviale, ſi rebutante, que peu de perſonnes avoient le courage de les étudier. Tout ce qu'on en traitoit étoit noyé dans une foule de diſcuſſions inutiles, & renfermé dans des cahiers volumineux, où tout ſe réduiſoit à des diſputes groſſières, à des recherches chimériques, à des fables puériles, qu'on chargeoit de mille termes barbares,

obscurs, vuides de sens, où tout se pesoit sur des autorités alléguées & admises sans examen & sans critique. Tout ce qui paroissoit indéfinissable, on le saisissoit avidemment, on l'agitoit avec chaleur, on soutenoit le pour & le contre, on attaquoit avec aigreur, on se défendoit de même, & on finissoit presque toujours par s'entrepersécuter : souvent même l'état en étoit ensanglanté. Pernicieuse manière d'enseigner & d'apprendre ! Elle n'étoit propre qu'à faire des ignorans présomptueux, des hommes inutiles, vains, superstitieux, entêtés & cruels ; qu'à corrompre les générations futures.

Ces défauts étoient trop visibles & trop funestes pour ne pas toucher les hommes vraiment patriotes. De-là cette multiplicité d'écrits propres à les rectifier, & ces recherches sérieuses, qui ont enfin produit d'heureux changemens dans la manière d'éduquer & d'instruire : mais le gros de l'éducation & de l'enseignement reste le même ; & tout le monde convient qu'il n'est pas porté au point de perfection dont il est susceptible, & dont on retireroit les avantages les plus précieux, & pour l'état, & pour les particuliers.

Travailler à y réussir, c'est répondre immédiatement aux vœux de nos commettans, qui regardent une bonne éducation comme le moyen le plus propre à contribuer au bien & à la gloire de la république ; c'est vivifier les travaux de la convention nationale, qui ne peuvent être utiles, s'ils ne sont secondés par une bonne éducation ; c'est le moyen d'acquitter tant de fondations, tant de legs pieux, dettes publiques qui toutes doivent tendre au bien de la société ; c'est servir sa patrie dans le point le plus essentiel à son bonheur. Nous l'avons dit, la meilleure éducation est le fondement des états les plus florissans & les plus

heureux. Puiſſent ces grands motifs toucher auſſi vivement mes concitoyens qu'ils me touchent moi-même ! L'objet d'un plan d'éducation eſt d'embraſſer tous les états & tous les ſexes, de former tous les individus aux vertus, au patriotiſme, aux arts & aux ſciences. Projet vaſte & de la plus grande utilité : tout nous invite à nous en occuper, & à l'exécuter inceſſamment. Pour le faire avec ſuccès, diſtinguons l'éducation de l'inſtruction, en traitant de l'une & de l'autre dans deux articles ſéparés.

DE L'ÉDUCATION PROPREMENT DITE.

Pour traiter comme il convient ce qui regarde l'éducation, il faut obſerver le but qu'elle ſe propoſe, & quels ſont les moyens les plus propres pour y arriver.

Le but de l'éducation eſt de former un enfant, d'en faire un homme, un citoyen. Il faut donc travailler à perfectionner toutes les facultés que la nature a placées en lui, lui faire acquérir tous les talens qu'elle lui demande, appeler les vertus, éloigner les vices, ennoblir ſes ſentimens, nourrir ſon cœur des plus nobles penchans, remplir ſon ame de connoiſſances utiles, & l'eſſayer dans tous les genres, afin d'être aſſuré de l'état qui convient le mieux à ſon bonheur & à l'avantage de la ſociété.

Cet enfant a un corps & une ame ; il faut former l'un & l'autre par des principes propres à procurer leur plus grande perfection. L'un & l'autre doivent concourir au bonheur de l'individu, qui réſulte de leur aſſemblage. Ils ſont tellement liés enſemble, qu'ils ne ſont qu'un ſeul tout, dont les parties doivent être à l'uniſſon, ſi l'on veut qu'elles concourent avec harmonie aux opérations phyſiques & morales que

nous demandons de l'homme raiſonnable. Sans cette harmonie, les mouvemens d'une partie nuiroient aux actions de l'autre. Un corps bien conſtitué ſe prête aux opérations de l'ame, & une ame bien réglée facilite les fonctions du corps. D'un côté, il faut de la force, de l'adreſſe & des grâces; de l'autre, on demande un fond de connoiſſances utiles & agréables, qui élèvent l'ame, la perfectionnent dans toutes ſes facultés, la mettent en état de régler ſes idées & ſes jugemens, & de ſe conduire en tout avec ſageſſe, & utilement pour ſoi & pour les autres. C'eſt vers ces objets importans que tout inſtituteur doit porter ſon élève, & il réuſſira s'il a de la méthode; car, comme l'obſerve Quintilien, ſi l'on excepte ceux dont les organes ont été dérangés par quelque accident, il n'y a point d'individu de l'eſpèce humaine, dont on ne puiſſe faire un homme, en s'y prenant comme il faut. Nous ſommes deſtinés à être tels par la nature. Cette mère commune qui ne ſe méprend jamais dans ſes opérations, a mis au-dedans de nous tout ce qu'il falloit pour cela. Quelquefois ce n'eſt qu'une petite étincelle d'eſprit, un germe imperceptible d'énergie; mais ſi l'on a ſoin de réveiller cette étincelle, de fomenter ce germe, de les entretenir, de leur donner des alimens proportionnés à leurs forces & à leurs beſoins, le temps produira des effets ſurprenans auxquels il paroiſſoit qu'on ne pouvoit s'attendre, & qui cependant pouvoient être attendus, par la raiſon que la ſageſſe créatrice nous ayant faits pour une fin, doit nous avoir donné des moyens pour y arriver.

Le défaut d'hommes ne vient donc que du défaut de culture convenable au précieux fond que l'homme renferme. Cette même nature, en nous formant, nous a deſtinés à vivre en ſociété. Notre foibleſſe,

les beſoins du corps, le don de la parole, les deſirs de notre cœur, la diverſité de nos penſées, tout cela & une infinité d'autres choſes nous démontrent cette vérité; mais, en nous deſtinant à vivre avec nos ſemblables, pour faire leur bonheur en aſſurant le nôtre, il a fallu que la nature nous gratifiât d'un germe ſuffiſant de vertus & de qualités néceſſaires pour remplir ces vues générales. Si l'on manque de citoyens, c'eſt qu'on n'a pas travaillé à développer ce germe précieux; c'eſt qu'on n'a pas ſu faire éclore ces vertus, & les garantir des atteintes mortelles du vice: par conſéquent tous les vices dont on ſe plaint, tous les maux qui affligent la ſociété, viennent, en grande partie, de ce que tous les membres qui la compoſent n'ont pas reçu une éducation propre à prévenir ou à arrêter ces déſordres.

Nous rendrons donc à la Patrie un ſervice bien important, en nous occupant de lui donner des citoyens dont l'éducation a été bien ſoignée. Pour procurer cet avantage, nous nous occuperons d'abord des ſoins que le corps exige, & enſuite de ceux que l'on doit donner à l'ame, c'eſt-à-dire, que nous traiterons premièrement de l'éducation phyſique, enſuite de l'éducation morale.

De l'Éducation phyſique.

Les biens du corps ſont la ſanté, la force, une bonne conſtitution, la propreté, la décence. Ses maux ſont l'intempérance, la gourmandiſe & les autres défauts qui émanent de ces deux ſources. Examinons chacun de ces objets.

De la ſanté.

La ſanté des enfans eſt la baſe de tout le reſte,

puiſque la force & la vigueur du corps, dans les différens âges, ſont le fondement de la force & de la vigueur de l'eſprit, & très-ſouvent des facultés morales. En effet, quel parti peut-on tirer d'un enfant ou d'un jeune homme valétudinaire ? Pour n'avoir rien à deſirer dans un ſujet qu'on veut élever, pour être fondé à en concevoir les plus grandes eſpérances, il faut, dit Juvénal, qu'on y rencontre un eſprit ſain dans un corps bien portant. D'ailleurs, la ſanté eſt la ſource de tous les agrémens de la vie: la ſérénité de l'ame, la gaîté, l'appétit, le doux ſommeil ſont les fruits précieux de la ſanté : & la maladie nous prive de ces innocens plaiſirs. Ni la ſociété, ni les douceurs de l'amitié, ni les honneurs, ni les richeſſes, ni les ſciences, rien ne peut nous rendre les biens que la maladie nous a ôtés. L'ame eſt alors engourdie; le cœur eſt en proie au chagrin, toutes nos facultés ſont abattues & enchaînées : de plus, eſt-il un emploi, une condition de la vie qui ne réquierre de la ſanté & des forces, pour y vaquer avec ſuccès ?

Or, pour concourir à procurer à un enfant tous ces précieux avantages, qui renferment implicitement tous les autres, c'eſt ſpécialement à ſon éducation primitive qu'il faut s'appliquer ; & malheureuſement la première éducation, le fondement de toutes les autres, eſt totalement manquée par les trois quarts de la Nation, parce que c'eſt aux parens à la donner, & qu'ils s'en déchargent ſur des perſonnes qui n'ont pas le même zèle, & à qui la nature n'a pas donné les mêmes reſſources pour la procurer.

Ce ſeroit ici le lieu de démontrer que c'eſt des parens que les enfans attendent le lait qui doit les nourrir, les premiers alimens qui ſuccèdent au lait, & les ſoins qui doivent accompagner ces nourritures

On pourroit leur faire enviſager tous les avantages qui réſulteroient de cette conduite, tant pour eux que pour leurs enfans & la patrie ; mais ce ſujet nous meneroit trop loin. Nous le traiterons à part, lorſque nous donnerons les moyens que les parens peuvent employer pour apprendre, par la ſeule converſation, non-ſeulement à écrire & à lire à leurs enfans, mais encore les arts & les ſciences.

La modération dans le manger, dans le boire & dans les plaiſirs de toute eſpèce, l'application au travail, l'exercice du corps, ſur-tout en plein air, l'aſſujétiſſement des paſſions fougueuſes, un cœur libre de ſoucis & d'agitations, des récréations réglées, ſont les plus sûrs moyens de conſerver ſa ſanté, & de la ſoutenir lorſqu'elle eſt chancelante.

Nourriture.

La meilleure règle à ſuivre pour la nourriture eſt de donner à la nature tous ſes beſoins, autant qu'on le peut ; mais il ne faut point aller au-delà. Ai-je faim ? Je dois manger. Ai-je ſoif ? Je dois boire. Mais en même-temps la raiſon me dit que la nature ne demande rien de plus, & que je dois laiſſer à l'écart tout ſuperflu. En chaque choſe il faut avoir égard à la fin qu'on ſe propoſe. Quand l'on mange, c'eſt pour réparer ſes forces & ſatisfaire aux beſoins de ſon corps, & non pour nuire à ſa ſanté, & pour ſatisfaire ſes appétits déréglés. La nature a pourvu aux beſoins de tous, ſi tous ſavent ſe contenter du néceſſaire ; mais ſi une claſſe d'hommes ſenſuels dévore plus qu'il ne convient à ſes beſoins, il eſt clair que ce n'eſt qu'au préjudice des autres. En conſéquence, on donnera aux jeunes gens autant de pain qu'ils en demanderont, parce que l'on ne fait jamais dé-

bauche de pain, & que les enfans qui croiſſent ont beſoin de plus de nourriture que les hommes faits, & de manger plus fréquemment. Quant au reſte, rien n'eſt meilleur à la ſanté que des mets ſains & ſimples, ſagement variés, & toujours accomodés le plus ſimplement. Il ne faut jamais donner aux jeunes gens des ragoûts artiſtement préparés : ils embrâſent le ſang, rongent les ſolides, cauſent mille ravages dans les humeurs, hâtent les langueurs phyſiques & morales de la vieilleſſe. Le matin, de la ſoupe & du bouilli, avec un peu de deſſert des fruits de la ſaiſon. Le ſoir, des légumes ſur leſquels on aura répandu un peu de beurre ; du lait frais, dans lequel on trempera ſon pain, voilà la nourriture la plus propre à bien nourrir, à donner de l'accroiſſement, & à procurer, pendant la nuit, un ſommeil doux & bienfaiſant.

Boiſſon.

Une eau pure, ſans ſaveur, ſans odeur, eſt la meilleure des boiſſons, & le plus puiſſant digeſtif. La médecine a toujours regardé le vin comme très-préjudiciable à l'accroiſſement des enfans ; il doit donc leur être abſolument interdit : il ne faut leur en donner que comme un remède, très-rarement, en petite quantité & d'excellente qualité.

Sommeil.

Les enfans en bas âge doivent dormir & manger quand ils veulent ; mais à meſure qu'ils viennent grands, il faut les accoutumer à ſe lever matin. Un ſommeil modéré eſt, dit Loke, le meilleur remède. Les enfans qui ont atteint l'âge de ſix ans, ne doivent

plus dormir autant qu'ils le veulent ; il faut prendre garde que la paresse ne leur en fasse contracter l'habitude. S'il y a quelques exceptions à cette regle, elle doit être pour les enfans foibles & mal-sains.

Plus ils avanceront en âge, plus il faut retrancher de temps sur leur sommeil, & cela par une gradation insensible. Qu'ils dorment pourtant pendant sept heures entieres (1). Il ne faut jamais les éveiller en sursaut. Cette maniere de les arracher au sommeil pourroit les effrayer & troubler leurs esprits. Montagne dit que pour éviter ces accidens, on l'éveilloit toujours par le son harmonieux de quelque instrument de musique.

Le même Loke conseille de faire coucher les enfans sur un lit dur, sur une simple paillasse, ou un matelas de laine : je préférerois un matelas de coton bien simple, bien léger. Une couche trop molle énerve le corps & le rend fluet. L'enfant qu'on habitue à coucher durement, aura une constitution bien plus forte & plus vigoureuse dans la vieillesse. Il ne faut pas de rideaux à leurs lits. Les enfans transpirent beaucoup : l'air qui les environne se corromproit, & deviendroit un poison pour eux, s'ils étoient renfermés pendant sept heures, dans des rideaux, qui empêcheroient l'air de circuler, & de se renouveler continuellement. Il faut donc accoutumer les enfans à dormir dans un air sec & libre, plus froid que chaud, & jamais dans une chambre où l'air entre par deux côtés.

Vêtement.

Il doit être bien simple, tel qu'il convient à des Ré-

(1) Septem horas dormisse sat est juvenique senique.

publicains, & le même pour tous. Nous sommes tous égaux; nous sommes tous frères, tous enfans de la même société; nous ne pouvons donc nous distinguer les uns des autres, que par la perfection des qualités que la nature nous a distribuées inégalement pour le bien commun, auquel chacun doit concourir par des moyens propres & particuliers.

Les enfans doivent pouvoir agir, jouer, sauter en tout temps & avec liberté. Il faut que leur habillement soit favorable à ces exercices; il ne sera donc ni trop juste ni trop recherché. Les habits sont-ils trop justes, les enfans sont perpétuellement en prison; leurs membres ne se développent plus avec la même aisance; & les sucs nourriciers, faute d'une libre circulation, sont arrêtés dans certains endroits, forment des dépôts, des obstructions, ou font prendre à nos membres une forme monstrueuse; la nature languit enchaînée de tout côté; la gaîté, cet élément de l'enfance, se perd; on reste immobile, sans action, & l'on devient cacochime & maladif. Les habits sont-ils de prix, la vanité s'empare de ces petits esprits, les rends égoïstes, vains, dédaigneux. Avec un bel habit, on craint de le gâter, on n'ose jouer, ni se livrer sans réserve à tous les travaux auxquels la jeunesse doit s'exercer habituellement.

Les habits de tous seront donc d'une étoffe grossière & laineuse pendant l'hiver, & de toile pendant l'été; toujours assez larges pour se croiser sur l'estomac & être retenus par une ceinture. Les bas seront de tricot de laine pendant l'hiver, & de toile pendant l'été. Pour les souliers, je les voudrois sans talon, assez larges & assez longs pour que les doigts des pieds puissent s'étendre sans contrainte.

Il seroit à desirer que les enfans eussent la tête rasée, ou du moins les cheveux très-courts jusqu'à l'âge de

puberté. Par ce moyen la tête se nettoie facilement tous les jours ; la transpiration en est plus facile, & les sens prennent continuellement une nouvelle vigueur.

Remèdes.

Il ne faut jamais de remède aux enfans que dans le cas d'une nécessité indispensable. C'est donc une pratique très-blâmable que de les purger par précaution. Quelqu'un se plaint-il d'un mal de tête, de maux d'estomac ? Il faut alors le mettre à la diète, lui donner de l'eau pure à boire, le faire promener en plein air, & le distraire agréablement. Par ces seuls remèdes, on le délivrera des maux actuels, & on le prémunira contre une infinité d'incommodités, qui sont toujours les suites des remèdes, souvent même de ceux qui sont les plus doux.

Exercice, mouvement.

Il faut accoutumer les enfans à aimer d'être en plein air, même dans les plus grands froids. L'exercice pris à l'air libre affermit leur constitution, donne à leur gaîté un heureux essor, & les préserve pour l'avenir de beaucoup de maux, qui nous rendent dans la suite la vie malheureuse pour nous & inutile pour la société. Une vie sédentaire, un air épais & mal-sain, tuent la plupart des enfans, ou les rendent si foibles, si délicats, que la moindre chose les blesse, & que toute leur vie n'est qu'une maladie continuelle.

Il faut donc consacrer quelques heures de la journée à exercer la jeunesse, par plusieurs reprises, à tous les jeux qui peuvent donner de l'adresse ou de la force. Tels sont le volant, le palet, le jeu des boules

& des quilles, l'arc, le faut, la courſe, la natation, la lutte, le voltiger, l'eſcrime, la danſe, l'agriculture. De ces jeux, on viendra aux arts; on leur apprendra à tracer des figures de géométrie, à manier le rabot, la lime, la ſcie; à exprimer les premiers élémens du deſſin. C'eſt par ces différens eſſais que l'on découvrira facilement le talent de tous les individus, & que l'on ſe déterminera à donner un métier à chacun d'eux. Car il faut que tous en ayent un, & qu'à certain âge chacun puiſſe prouver qu'il a un métier ou un talent propre à lui faire gagner ſa vie. En effet, de quel droit les fainéans, les pareſſeux, les ignorans volontaires, les hommes ſans mœurs, prétendront-ils avoir part aux avantages de la ſociété? Pour jouir des biens de la patrie, il faut la ſervir utilement. Tout membre inutile doit être retranché de la ſociété, dont il eſt néceſſairement le fléau.

Enfin, accoutumons les enfans à la fatigue, de manière qu'ils ne faſſent point de dangereux excès. Les habitans des îles Majorque & Minorque exerçoient beaucoup leurs enfans. Ils ne leur laiſſoient manger que ce qu'ils pouvoient abattre du plancher. Quelquefois ils attachoient leur portion de pain, de manière qu'il falloit qu'ils la fiſſent tomber, s'ils vouloient manger. Par-là, ils les rendoient forts, vigoureux, actifs, ſouples, vigilans, intrépides (1).

(1) Endurciſſez la jeuneſſe, dit Montagne, à la ſueur, & au froid, au vent & au ſoleil, & au hazard qu'il lui faut mépriſer. Otez-lui toute molleſſe & délicateſſe au vêtir, au coucher, au manger & au boire, &c.

Nourriſſez les groſſièrement à la peine & au travail, dit Charon; accoutumez-les au chaud, au froid, au vent, même aux haſards. Il faut leur roidir, endurcir les muſcles & les nerfs, (auſſi bien que l'ame,) au labeur & à la douleur; car le premier diſpoſe au ſecond. *Labor callum obducit dolori.*

Travail.

Le travail eſt auſſi utile à la ſanté, qu'à l'acquiſition & à la conſervation des choſes néceſſaires à la vie. La condition de l'homme eſt telle que, ſi le travail ne l'exerce, le repos le tuera. En conſéquence, il ne faut laiſſer paſſer aucun jour ſans avoir exercé les jeunes gens, pendant un temps aſſez conſidérable, au travail des mains. Pour cela, on les conduira dans les ateliers de travail, qui ſeront établis dans les villes, & chez les ouvriers en tout genre qui s'y trouvent. Quant aux enfans de villages, on aura ſoin qu'une partie apprenne des métiers néceſſaires aux gens de campagne, comme le charron, le tailleur, le cordonnier, & que l'autre s'occupe des ſoins de l'agriculture; que l'étude ne lui ſoit propoſée que comme un délaſſement & une récréation. Nous indiquerons, dans un volume à part, la méthode que nous croyons la plus propre à cette inſtruction.

Châtimens.

Il ne faut jamais frapper les enfans, & bien moins faut-il encore uſer du fouet aviliſſant qu'emploient la plupart des maîtres. Les coups troublent les fonctions animales, dérangent la ſanté & ſont ſouvent la ſource de mille maux que les enfans cachent d'abord, qui pour cela deviennent irremédiables, & ſont la cauſe de pluſieurs incommodités, qui augmentent avec le temps & répandent l'amertume & la triſteſſe ſur le reſte de leurs jours.

Le meilleur genre de châtiment, eſt la privation pour un temps de ce qui plaît, comme la compagnie des autres, la promenade, les jeux, &c.

De

De la décence.

La décence veut que nous réglions en tout temps nos paroles, nos actions, nos regards, nos geſtes, notre poſture, nos démarches, & tout notre extérieur, de manière qu'il n'y ait rien en tout cela qui ne convienne à notre qualité d'être raiſonnable & vertueux. Or, ſi la gloire & la félicité de l'homme conſiſtent à agir en tout temps & en toute choſe, avec la droiture & la perfection qu'exige l'ordre, les maîtres doivent mettre beaucoup de ſoin à inſpirer à leurs élèves, cette décence qui décèle une ame bien née & un cœur bien organiſé.

De la propreté.

La propreté eſt la partie de la décence qui nous convient le plus : la raiſon nous la preſcrit, tant parce qu'elle eſt utile à la ſanté, que parce qu'elle contribue à nous faire eſtimer des autres. La malpropreté décèle un caractère négligent, pareſſeux, nonchalant, ſans goût & ſans amour-propre. La pauvreté elle-même, la modicité de notre habillement, ne nous diſpenſent pas de la propreté, parce que cette vertu ne conſiſte pas dans le luxe qui eſt un défaut contre lequel nous ne ſaurions trop nous prémunir. Elle veut ſeulement que nous évitions cette négligence qui choque la bienſéance naturelle & le ſavoir-vivre, qui conſiſtent à nous conformer à l'exigence du temps, des lieux & des perſonnes. C'eſt aſſurément une marque qu'on ne s'aime pas aſſez, lorſqu'on n'aime pas la propreté ; & c'eſt conſentir facilement que les autres n'aient pas pour nous une eſtime que nous n'avons point pour nous-mêmes.

Il eſt juſte qu'ils puniſſent de leur mépris l'imprudence avec laquelle nous excitons leur dégoût. Au reſte, on a toujours regardé le défaut de propreté comme une marque de peu de régularité & d'ordre ; en conſéquence, c'eſt travailler à ſe décrier que de négliger la décence & la propreté.

On aura donc ſoin que le linge & l'habillement des enfans ſoient propres & ſans trous. Tous les jours, on fera le ſoir la viſite de leurs habits & de leurs bas, afin que le lendemain ils ſe trouvent raccommodés. On les peignera régulièrement tous les jours, & on aura ſoin de leur tenir la tête raſée, afin qu'elle ſoit nette & bien diſpoſée à favoriſer la tranſpiration. On ne manquera jamais de leur faire laver les mains & le viſage tous les matins, avec de l'eau froide. Il ſeroit auſſi bon de les faire baigner chaque ſemaine ; & quand la rigueur de la ſaiſon s'y oppoſeroit, on leur feroit du moins laver les pieds & les jambes. S'il eſt difficile de les faire baigner tous le même jour, on leur procureroit cet avantage par bandes, les unes après les autres.

Ce qui peut rendre notre corps mal-propre, nuit auſſi à ſa ſanté & à ſa force. La ſaleté qui rend notre corps dégoûtant, bouche auſſi les pores, arrête la tranſpiration, & peut par-là nous cauſer des maladies très-graves. Combien d'exemples de maladies contagieuſes occaſionnées par la mal-propreté ! On voit certains hameaux, certaines familles toujours en proie aux maladies : il n'eſt pas difficile d'en indiquer la cauſe. Des maiſons mal conſtruites, encore plus mal expoſées, l'air renfermé & corrompu porte l'infection dans les poumons, occaſionne toutes les infirmités dont on ſe plaint. Cependant, qu'il en coûteroit peu pour éloigner le mal ! Donner beaucoup d'air aux appartemens qu'on habite, les expoſer au midi, ſe

nettoyer ſouvent avec de l'eau fraîche ; ce ſeroit le vrai moyen de donner de la force aux nerfs, & de la vivacité aux eſprits.

C'eſt le devoir des ſurveillans de faire renouveler ſouvent l'air des appartemens, & d'avoir ſoin que la plus grande propreté règne par-tout.

Des attitudes du corps.

La décence s'étend encore ſur toutes les attitudes du corps. La bonne grâce extérieure requiert un mouvement régulier & libre de tous nos membres, qui tendent, non-ſeulement à faire nos fonctions avec grâce & ſans gêne, mais encore à éviter toutes les poſtures qui répugnent à notre ſtructure & à la deſtination de nos organes. L'attitude d'un homme aſſis, marchant ou debout, la face, les yeux, le mouvement des bras, la poſition des pieds & des mains, doivent avoir de la grâce. Il y a principalement deux choſes à faire éviter aux jeunes gens : l'air mou & efféminé, & l'air ruſtique & rude.

De l'air du viſage.

Qui ne ſait par expérience combien l'air du viſage contribue à la décence de toute la perſonne ? Il faut qu'il n'y ait rien de grimaçant, d'affecté & de choquant ; &, comme le viſage eſt le miroir de l'ame, & que les yeux en ſont les fidèles interprètes, le plus sûr moyen d'embellir la phyſionomie des enfans, autant qu'il dépend de nous, c'eſt d'embellir leur cœur, de n'y laiſſer dominer aucune paſſion. Une ame ſereine, douce, modeſte, libre d'inquiétudes, une ame remplie de ſentimens, de nobleſſe, de grandeur, de ſincérité, de candeur, ſupérieure à ſes ſens,

à ſes paſſions, donne, pour l'ordinaire, un air modeſte, grâcieux, grave, ſincère & enchanteur. Cette cordialité qui ſe lit dans les yeux, ce regard affectueux qui accompagne la pudeur, cette dignité qui gagne les cœurs, viennent d'un bon cœur & d'un bon eſprit. En conſéquence, les maîtres ſeront attentifs à cultiver ces précieuſes vertus dans les jeunes gens confiés à leurs ſoins. Nous leur en indiquerons les moyens, lorſque nous traiterons la ſeconde partie de cet ouvrage.

Du ton de voix.

On ſait de même combien le ton de voix influe ſur la décence extérieure. Celui-ci nous plaît & nous affecte déja par ſon ton de voix, quoique nous ne le voyions pas encore, & que nous n'entendions pas même ce qu'il nous dit, tandis que la voix d'un autre nous rebute par tout ce qu'elle a de dur, de mal-ſonore, de rauque & de ruſtique. Il eſt certain que nous pouvons auſſi peu donner aux enfans que nous formons, une belle voix que les charmes d'une phyſiononnie prévenante; mais nous pouvons étudier les inflexions de celle qu'ils ont, en parcourir tous les degrés, tantôt leur faiſant élever, tantôt leur faiſant baiſſer, afin de reconnoître le meilleur uſage de chaque ton, & de rendre leur voix diſtincte, claire, intelligible & harmonieuſe. Après tout, la voix doit être l'expreſſion de nos penſées, & elle eſt toujours l'image de notre caractère. La voix d'un jeune homme eſt-elle trop précipitée? il faut lui apprendre à modérer l'impétuoſité de ſes penſées & la fougue de ſes deſirs. La ſource des défauts de la parole eſt ſouvent dans le cœur; en le corrigeant, on rectifie ſa voix. Trop de hardieſſe ou trop de timidité la rend déſagréable dans le commerce de la vie; mais

plus l'homme eſt modeſte & a acquis l'uſage du monde, plus le ton dont il parle a d'agrémens & de convenance.

De la civilité & de la politeſſe.

La civilité eſt un témoignage que nous rendons à quelqu'un, de nos ſentimens extérieurs envers lui. Ce cérémonial eſt deſtiné à ſe donner les uns les autres des démonſtrations extérieures d'amitié, d'eſtime & de conſidération.

La politeſſe eſt une attention continuelle qu'inſpire le deſir de plaire à tout le monde, & de n'offenſer perſonne.

Or, la civilité & la politeſſe nous ſont d'un grand ſecours, pour gagner la confiance des autres, & pour captiver leur bienveillance. Un air prévenant & poli parle toujours en notre faveur. Souvent, pour avoir négligé cette vertu morale, nous ſommes rejetés des ſociétés & de l'adminiſtration des emplois, au lieu que nos talens ſont plus eſtimés, lorſque notre extérieur eſt bienſéant. Quelque propres que nous ſoyons pour les fonctions d'un emploi public, le ſeul manque de ſavoir-vivre nous cauſe un préjudice étonnant. L'impoliteſſe, quelque choſe de gêné dans nos manières décèle de la vanité ou un défaut de goût & de connoiſſance du monde; ce qui fait concevoir de nous une idée déſavantageuſe, & ne peut manquer de nuire à notre avancement & à notre crédit. Ce n'eſt pas ſeulement dans nos fonctions publiques, mais dans toutes nos relations avec les autres hommes, dans notre particulier, qu'il nous eſt ſouvent difficile de nous attirer les regards, l'eſtime & l'affection, pour cela ſeul que certains dehors nous rendent fâcheux & dégoûtans. On ne peut donc

mettre trop de soin à former les jeunes gens à apporter beaucoup de circonspection dans toutes leurs démarches, pour ne blesser personne. Aussi longtemps que les hommes auront des yeux, des oreilles & le goût de l'ordre, il faudra toujours que nous soyons décens & polis.

Cependant il faut prendre garde d'être incivil à force de civilité. Rien n'est plus contraire à la bienséance que de l'observer avec trop d'affectation : rien n'est plus incommode que ces gens qui n'agissent qu'avec cérémonies, & qui ne parlent qu'avec complimens. Cette affectation rend désagréables ceux dans qui elle se trouve, & incommode beaucoup ceux pour qui elle est mise en usage. Il faut, en tout, un juste milieu.

De la complaisance & des égards.

Ces deux qualités étant nécessairement liées aux précédentes, doivent trouver leurs places ici, quoiqu'elles appartiennent aux vertus sociales dont nous parlerons dans un ouvrage séparé.

La complaisance dont il est ici question, consiste uniquement à ne contrarier le goût de qui que ce soit, dans tout ce qui est indifférent pour les mœurs, & à s'y prêter même autant qu'on le peut, & à le prévenir, lorsqu'on l'a su deviner. Cette perfection, qui peut avoir lieu dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances, coûte peu aux enfans, si on a travaillé de bonne heure à leur former le caractère, & est très-propre à les faire chérir dans toutes les sociétés.

Par égards, on entend des considérations, des ménagemens fondés sur les circonstances, ou sur le génie ou la qualité des personnes. N'allez point,

par exemple, faire en préſence d'un homme d'un certain état, la ſatyre des gens de ſa condition. N'affectez point un air de gaieté devant un malheureux qui pleure la perte de ſon bien. Gémiſſez-vous vous-mêmes ſur quelque revers affreux ? n'allez point fatiguer de vos triſtes lamentations tous ceux avec qui vous avez à vivre.

Or, le meilleur moyen que les maîtres aient de donner à leurs enfans ces excellentes qualités, c'eſt de leur en offrir eux-mêmes l'exemple, & d'avoir l'attention de leur en faire ſentir adroitement l'utilité, toutes les fois qu'ils auront à converſer avec eux.

DE L'ÉDUCATION MORALE.

La moindre partie de l'éducation eſt celle qui regarde l'acquiſition des connoiſſances : le point principal eſt de former les mœurs, parce que nous ſommes moins faits pour connoître beaucoup de choſes que pour bien vivre, & que tout ce que nous pouvons acquérir de ſcience, n'eſt précieux qu'autant qu'il contribue à nous rendre l'eſprit juſte, & le cœur bon & droit.

L'homme eſt entraîné vers les objets ſenſibles par un penchant ſecret, qui le porteroit tôt ou tard à l'illuſion, à l'égarement & à ſon malheur, ſi les lumières de la raiſon n'éclairoient cet inſtinct aveugle, & ne venoient lui découvrir la juſte valeur des choſes. Ces deux forces ſont preſque toujours oppoſées, & partagent tous les mouvemens de notre ame. L'exercice de la ſageſſe humaine eſt d'augmenter l'une, & de régler l'autre, de l'affoiblir même en certaines occaſions, par l'habitude de réfléchir, de conſulter l'expérience, & par le ſoin continuel d'éviter tout ce qui donne trop de priſe aux paſſions de notre cœur ; car, ſi

elles y entrent trop librement, si nous nous livions sans réserve à leur impétuosité, c'est fait de nous ; il faut que nous en soyons tôt ou tard les tristes victimes.

C'est donc de ce premier abord des passions qu'il faut garantir la jeunesse : voilà ce qu'on appelle éducation négative, partie importante de l'instruction, pour laquelle un instituteur a besoin de l'adresse la plus délicate & de l'expérience la plus consommée. Le bon exemple, le juste discernement des inclinations primitives, les bonnes habitudes, les fruits de l'expérience, les bonnes lectures, les spectacles bien choisis, les principes simples & faciles à saisir, les décisions, même des élèves, nous paroissent les moyens les plus propres & les plus faciles, pour inspirer à la jeunesse le goût des vertus sociales & républicaines. Les deux premiers de ces moyens appartiennent à l'éducation négative ; le reste regarde l'instruction. Les uns & les autres vont être envisagés séparément.

De l'exemple.

L'expérience prouve que l'éducation morale est la plus difficile : elle seroit la plus aisée, si les mœurs des parens étoient bonnes; les enfans alors les suceroient avec le lait, ils les respireroient avec l'air. Il en est de même comme de l'athmosphère qui nous enveloppe, & dans laquelle nous vivons. Souvent ceux qui l'habitent ne s'apperçoivent pas de son influence sur eux, & ne cherchent point à s'en garantir ; si elle est viciée, les hommes vont par imitation, & une grande partie de leur vie se passe, sans qu'ils aient suivi d'autres mobiles que l'exemple; les enfans y vont encore davantage. De l'extrême sensibilité de l'enfant, jointe à l'extrême souplesse de ses fibres, il résulte une a-

cilité particulière à recevoir toutes les impreſſions, à prendre tous les plis qu'on veut lui donner, & à ſe mouler ſur les objets qui l'environnent. On peut dire qu'un enfant eſt, en quelque manière, pêtri & façonné par tout ce qui agit ſur ſes ſens. Cette faculté imitatrice eſt d'abord comme enchaînée par les premiers beſoins de ſe nourrir & de ſe développer. Un être qui ne fait, ni voir, ni entendre, ni preſque faire aucun mouvement, n'imite guères; mais, à meſure que ſes moyens ſe développent, cette qualité ſe fait remarquer en lui. C'eſt par imitation qu'il prend le langage, l'accent, le tour d'eſprit, les manières de ceux qui l'approchent, le caractère général de ſa Nation, de ſa province, de ſa ville, de ſon quartier. Dès-lors, il reçoit l'empreinte de la fortune, de l'emploi, de la condition de ceux avec qui il vit. On lui voit déja une tournure bien différente, ſuivant qu'il reſpire l'air d'une ville ou d'un hameau. Il va plus loin, il contrefait enſuite les actions & les manières. Une petite fille répète à ſa poupée toutes les leçons qu'elle reçoit de ſa mère; & un petit garçon creuſe, édifie, trace des figures à l'exemple de ſon père. C'eſt en vertu de cette diſpoſition imitatrice, répandue dans tout notre individu, que les paſſions exprimées ſur le viſage, dans les diſcours, dans le ton de voix, dans les mouvemens de ceux avec qui l'on ſe trouve, ſe communiquent toujours à nous, & nous entraînent ſans que nous penſions à y réſiſter. Une perſonne gaie & folâtre inſpire la gaieté : il ne faut quelquefois qu'un homme triſte & abattu, pour répandre la triſteſſe & le découragement dans une nombreuſe aſſemblée. C'eſt ainſi que, dans une ſédition, dans une fête, la fureur ou la joie gagne de proche en proche juſqu'aux perſonnes les plus indifférentes : c'eſt ainſi que ſe forment ces goûts, ces antipathie, ces vertus,

ces vices, ces penchans que l'on croit innés, parce qu'on n'en connoît pas l'origine. Une ſenſation très-voluptueuſe que l'on aura procurée à un enfant, lui a donné un penchant décidé vers la molleſſe. Les cris perçans, les menaces, la fureur d'un maître, font de ſon élève un ſujet brutal, féroce, timide & rampant. En un mot, on remarque tous les jours que les enfans prennent un caractère ſombre, farouche, colère, ou bien riant, doux, humain, ſuivant les modèles qui agiſſent continuellement ſur eux. Jamais Alexandre-le-Grand ne put ſe défaire de certains défauts qu'il avoit pris de ſon maître Léonidas : il penchoit la tête comme lui ; il avoit pris ſon allure & ſon accent. De-là cette réponſe admirable de Thémiſtocle à ſes amis qui s'étonnoient de le voir devenu ſi doux, ſi honnête, lui qui avoit montré un caractère féroce dans ſa jeuneſſe. *Les poulains*, leur diſoit-il, *les plus âpres & les plus féroces, deviennent d'excellens chevaux, ſi on les livre à des écuyers experimentés.* De-là vient auſſi l'étonnement de ce jeune homme qui ſortoit de l'école du vertueux Platon, rentrant dans la maiſon de ſes parens, & entendant pour la première fois ſon père criailler, s'écria : *Qu'eſt-ce que ceci ? je n'ai jamais rien entendu de pareil chez Platon.*

On peut juger, de tout ceci, combien l'exemple domeſtique, ſur-tout celui des pères & mères, influe ſur les actions des enfans. L'exemple eſt donc la première leçon, la leçon de tous les temps, & celle qui eſt la plus puiſſante. Conſéquemment, qu'un père n'ait point de vices, qu'il n'en ſouffre aucun dans ceux qui approchent de ſes enfans; que lui & ſes co-opérateurs ſe piquent de la plus grande régularité, pratiquent les vertus morales & civiles qu'ils veulent inſpirer à leurs élèves ; & que la patrie, dans le choix

des maîtres publics, ait plus égard à leurs mœurs qu'à leurs talens.

Discernement des inclinations primitives.

Après l'exemple, le meilleur moyen qu'ait l'éducation négative, pour former l'enfance, c'est de faire servir à son instruction tout ce qui l'environne, tout ce qui frappe ses sens, tous ses besoins, tous ses desirs. En conséquence, il faut s'appliquer à faire un examen sérieux des idées dont il est déja en possession, à découvrir la manière dont elles se sont introduites dans son esprit, l'effet qu'elles y produisent, & la liaison qu'elles ont entr'elles; à approcher de lui les objets dont on veut lui donner l'idée, à les placer dans un jour riant & favorable, à profiter de toutes les circonstances où il se trouve, à en amener d'autres qui puissent piquer sa curiosité, à lui rendre raison de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend; & le vrai moyen de réussir dans tout ceci, c'est d'étudier son caractère & son tempérament; car la diversité du tempérament en met une grande dans les esprits, & indique, pour leur culture, une méthode convenable à chacun, qu'il faut adroitement saisir, & manier avec beaucoup de prudence; autrement on court risque de manquer son but, ou de n'y arriver que très-difficilement.

En effet, en venant au monde, les enfans sont plus ou moins sensibles, plus ou moins forts, plus ou moins actifs, tous sont différemment organisés; il est nécessaire que, de tant de différences physiques, il en résulte des variétés à l'infini dans les esprits & dans les caractères, qui demandent, de la part d'un instituteur, une foule de moyens ménagés avec art, diversifiés suivant les circonstances, & adaptés mé-

thodiquement à chaque caractère; autrement, il courroit risque de contrarier les vues de la nature, de mettre de la confusion dans son travail, & de détruire au lieu d'édifier; car il est évident qu'il faut une méthode pour conduire l'esprit lourd, pesant & paresseux; qu'il en faut une autre pour l'esprit vif, emporté, léger & volage; encore une autre pour l'esprit triste, grave, sérieux; qu'il faut une autre manière pour former les esprits justes, précis, nés pour les vérités exactement démontrées; une autre pour les esprits ouverts, bouillans, qui reçoivent sans peine différentes idées; une autre pour celui qui a un jugement exquis, & une autre enfin pour celui qui n'a reçu de la nature que beaucoup de mémoire. D'ailleurs, si l'éducation donnoit à tous les esprits la même tournure, que deviendroient la distinction des talens & la diversité des emplois si nécessaires à la société? N'est-il pas clair, en conséquence, que ce n'est que par une application bien entendue des causes physiques & morales, & par un exercice approprié aux différens caractères, qu'on peut agir de concert avec la nature, fortifier les bonnes qualités, faire prendre de bonnes habitudes, augmenter les lumières de l'esprit, graver dans le cœur la noblesse des sentimens, prévenir la corruption, & sur-tout conduire chacun au but commun par la route qui lui est propre, & avec les ressources que la nature lui a elle-même préparées pour cela? Il faut donc que le maître fasse un examen très-sérieux de toutes les qualités de son élève; qu'il voie comment chacune d'elles concourt à former son caractère distinctif; & que, d'après cette découverte, il se dise: c'est par-là que la nature pousse cette tendre plante dont la culture m'est confiée; c'est donc par-là que j'aurai plus de facilité à la porter; mais il faut, qu'en lui faisant

prendre cette direction, je parvienne à la rendre plus vigoureuſe & plus belle. Voilà d'un côté les moyens que m'offre la nature; voici d'un autre côté les obſtacles qui s'oppoſent au travail de la nature & au mien. Tous mes ſoins doivent donc ſe porter à éloigner ces obſtacles, & à tirer tout le profit poſſible de ces moyens. En conſéquence, il s'appliquera à embellir & à perfectionner tout ce qui pourra l'être; il n'écartera que ce qui eſt abſolument mauvais; il rapprochera les défauts & les vices des vertus qui les avoiſinent. Il tâchera, par exemple, d'amener la fierté à la grandeur d'ame, de réduire la jalouſie au terme d'une noble émulation, l'avarice au réſultat d'une ſage économie, la prodigalité au degré d'une prudente bienfaiſance, la colère au zèle éclairé pour le bien; qu'il donne à l'ambition de juſtes motifs; qu'il la dirige par des règles qui la rendent légitime, qui faſſe qu'elle ne ſoit plus un deſir inſatiable de s'élever aux dépens des autres, mais un deſſein d'acquérir des talens ſupérieurs pour ſe rendre de plus en plus utile à la ſociété.

C'eſt principalement l'excès des paſſions & l'objet qu'elles ſe propoſent, qui les rendent vicieuſes & nuiſibles au bien général & particulier. En conſéquence, pour corriger ce qu'elles ont de défectueux, il ſuffit de les réduire dans de juſtes bornes, & de leur faire changer d'objet; mais, en approchant un nouvel objet, il ne faut pas le préſenter bruſquement & ſans préparation; il eſt néceſſaire de diſpoſer l'eſprit à le deſirer, ou à le recevoir ſans émotion & ſans répugnance.

Les inclinations perverſes, telles que la cruauté, la duplicité, le menſonge, la perfidie, l'ingratitude, ſont ſi mauvaiſes de leur nature, qu'il n'y a point de parti à prendre que de les combattre de front & ſans

relâche jusqu'à ce qu'elles soient entièrement extirpées. Mais quelles armes faut-il pour les combattre efficacement ? celles de l'expérience, dont nous parlerons bientôt en détail. Rappeler à son élève combien ces défauts lui ont déja causé de désagrément, combien ils ont nui à son bonheur, combien ils diminuent de la bonne opinion qu'on avoit de lui, combien ils lui préparent de maux ; lui montrer dans ses semblables des vertus opposées à ces vices, & lui faire remarquer que ce sont ces heureuses habitudes, qui font leur bonheur & les délices de leur société.

Quant aux simples défauts, on ne doit pas les confondre avec les vices. Les principaux défauts de la jeunesse sont la légèreté & l'opiniâtreté. La légèreté disparoît d'elle-même avec l'enfance ; &, tout le temps qu'elle subsiste, on peut en tirer beaucoup de moyens, pour donner une multiplicité d'idées à ses élèves, en les faisant passer de l'une à l'autre, ce qui seroit difficile s'ils avoient moins de mobilité. L'opiniâtreté est souvent un présage de fermeté d'esprit, de roideur contre les obstacles, & d'héroïsme. Il faut donc bien examiner toutes les circonstances où ce défaut se montre plus à découvert, chercher à en bien pénétrer la nature ; & ce n'est que d'après cet examen qu'on doit se déterminer à le combattre dans certains sujets, & à le cultiver avec prudence dans certains autres.

Des bonnes habitudes.

Un autre moyen de s'opposer au vice, c'est de le prévenir par l'habitude d'une vertu éclairée, en apprenant à ses élèves que la véritable sagesse renferme tout le bonheur dont la condition humaine est susceptible, & en les accoutumant de bonne

heure à suivre ses préceptes. Par ce moyen la pratique du bien leur deviendra plus facile de jour en jour. Cette heureuse disposition influera sur toutes leurs inclinations, remplira leurs esprits de lumières pures, & leur cœur d'affections consolantes. A proportion des actes de vertu qu'ils feront, ils contracteront l'habitude de devenir meilleurs, & la satisfaction intérieure qu'ils goûteront alors, sera comme une douce rosée qui se répandra dans leur cœur, qui en nourrira les plus nobles penchans, qui remplira leur ame des fruits les plus précieux de la vertu; & ne laissera aucune place pour le vice ni pour la séduction. Or, si l'on sent combien la paix du cœur, la tranquillité de l'esprit influent sur le physique de l'homme, on doit voir que cette méthode est aussi propre à fortifier les membres qu'à former l'esprit & le cœur.

Des fruits de l'expérience.

De tous les moyens de communiquer à l'homme, dès les premiers temps de sa vie, les qualités morales, le plus frappant & le plus persuasif est l'expérience. Quelles impressions, toutes choses d'ailleurs égales, doivent être plus fortes, plus durables, doivent laisser un sentiment plus vif, que celles qui viennent de l'intérêt personnel! Heureux celui qui, avant d'avoir atteint l'âge où les fautes peuvent avoir de grandes suites, reçoit de l'expérience des leçons dont il lui reste un long souvenir! Quelques légères pertes faites au jeu avec un malheur constant, avec des joueurs fripons, préservent l'un de cette rage effrénée, qui, pour un gain échappé aussitôt, & auquel, après quelque tems, on devient presque insensible, fait risquer la fortune, la probité & l'honneur, fait troquer une vie tranquille & douce contre les convulsions du

déſeſpoir & la déſolation de ſa famille. Un petit nombre d'affronts reçus à propos, & accompagnés de juſtes humiliations, guériſſent radicalement un autre d'un ſot orgueil qui lui auroit attiré mille ennemis, & auroit peut-être cauſé ſa perte. Celui-ci doit aux délices d'un divertiſſement honnête, répété autant qu'il le deſire, l'avantage d'être à jamais détourné d'un honteux libertinage où il alloit s'abrutir. L'heureuſe occaſion qu'a eu celui-là d'éprouver cette volupté pure qui accompagne une bonne action, a été le principe de cette généroſité qui le diſtingue & lui fait tant de vrais amis.

Mais quelle expérience eſt capable d'acquérir un ſujet naiſſant, ſur qui les événemens ont ſi peu de priſe? Je réponds que les événemens ſont relatifs, & qu'il en eſt pour tous les âges. L'enfant étant ſuſceptible de ſentimens très-vifs, eſt dans le cas de profiter des ſentimens qu'il éprouve. Dès qu'il commence à ſe connoître, il eſt très-ſenſible à l'approbation & au blâme; & il eſt aiſé d'obſerver avec Locke, dans les enfans même au berceau, des traits bien marqués de beaucoup de paſſions. On connoît le trait de celui qui, battu légèrement, mais ſans ſujet, par ſa nourrice, penſa étouffer de colère. Et quand eſt ce, en effet, que l'homme doit être plus ſuſceptible de toutes les paſſions, que dans un âge où ſes fibres ſont plus ſenſibles, où ſon ame, toute neuve, eſt plus vivement affectée qu'en aucun temps, & où la ſoupleſſe de ſes organes les rend, plus que jamais, capables de ſe prêter aux inflexions du dehors? Enfin, il en eſt de lui, à tous égards, comme d'une plante dont la végétation eſt plus vigoureuſe & plus hâtée, lorſqu'à peine elle ſort de terre, que lorſqu'elle ſe couvre de fleurs & de fruits; mais qui auſſi eſt plus expoſée en même-temps à ſouffrir des injures de l'air

l'air & de l'influence des mauvais sucs. L'expérience sera donc, pour un maître habile, une source féconde d'instruction.

Les bonnes lectures & les spectacles bien choisis.

Il ne faut pas croire qu'on réussira parfaitement à bien élever la jeunesse, si l'on se contente de montrer combien les fruits de la vertu sont doux & agréables; il est encore nécessaire de faire voir qu'il est facile de les acquérir.

Pour remplir ce nouvel objet, il faut prendre garde au temps où l'on présente ces vérités, & à la manière dont on les montre. Le temps le plus propre, c'est le moment où le cœur est ému pour le bien, & où les passions lui ont causé quelques désagrémens. La manière la plus favorable, c'est de se servir plus souvent d'exemples que de leçons, & de mettre sous les yeux de son élève, soit en réalité, soit en représentation, le plus qu'on peut de modèles propres à embellir son caractère, & à lui présenter le vice toujours odieux, toujours persécuté, & toujours malheureux; la vertu au contraire toujours aimable, comme elle l'est en effet; toujours bienfaisante, toujours accueillie par-tout, par-tout heureuse, & enfin récompensée. Il faudra consulter pour cela les œuvres de Berquin; on y trouvera de ces scènes attendrissantes, propres à produire les heureux effets que nous desirons.

L'histoire fait partie de l'éducation; & c'est ce repertoire général des vices & des vertus, qu'il faut sans cesse mettre sous les yeux de ceux qu'on élève, en leur faisant regarder l'histoire comme l'étude de la providence. En effet, c'est-là où l'on voit que, si

Dieu ne parle pas toujours, il agit toujours en Dieu, qu'il ſe joue des ſceptres & des couronnes, qu'il abaiſſe les uns, qu'il élève les autres, qu'il tient dans ſes mains les récompenſes pour les bons, & les châtimens pour les méchans; & qu'il faut que tous les ſcélérats de la terre boivent tôt ou tard de cette coupe myſtérieuſe pleine du vin de la fureur qu'il réſerve à leurs forfaits. Par ce moyen, l'étude de l'hiſtoire nourrit la vertu, élève l'homme au-deſſus de lui-même, fortifie ſon courage, le rend capable des plus grandes réſolutions, des plus intrépides efforts, & le remplit enfin de cette magnanimité ſolide & véritable, qui fait non-ſeulement le bon citoyen, mais encore le héros de la nation.

Pour tirer de cette partie de l'éducation, le double avantage de former le cœur & l'eſprit, il faut avoir de petites hiſtoires, reliées ſéparément, bien écrites, en beaux caractères, ſur du beau papier. L'une ſera propre à corriger un défaut, l'autre, un autre; celle-ci à porter à telle vertu, celle-là à telle autre. Le moment favorable venu, le maître prendra tranquillement ſon volume; il lira à haute voix & avec attention. Il fera à ſon ordinaire l'analyſe de ce qui vient d'être lu; il en développera enſuite les circonſtances, & il finira par réduire le tout en une penſée morale, propre à produire l'effet qu'il cherche. Son élève, par exemple, ſe ſera-t-il montré intempérant? il offrira à ſon admiration un Socrate, un Platon, un Fabricius, un Curius, &c. Aura-t-il montré de l'intempérance & de la colère? on ouvrira à ſes yeux l'hiſtoire des âges du monde; & là, on lui fera voir cette paſſion furieuſe, traînant après elle les ravages de la guerre, les attentats de la révolte, les fureurs de la diſcorde, les éclats de la vengeance, les horreurs

des parricides, la ruine des empires, la chûte des monarques, ces fameuſes cataſtrophes qui ont en tout temps enſanglanté la ſcène du monde. Le trouvera-t-on indolent & pareſſeux? on lui montrera dans l'indolence & la molleſſe des peuples, le germe funeſte de la décadence des plus fameux empires : dans Rome auſtère & laborieuſe, on lui fera voir Rome libre, triomphante, au comble de la gloire; dans Rome livrée aux délices d'une vie molle & oiſive, il appercevra avec étonnement Rome eſclave & devenue le jouet des nations, dont elle avoit été la terreur. S'il eſt timide & puſillanime, les beaux traits de la vie d'Alexandre, d'un Pépin, d'un Charlemagne, d'un Louis IX, d'un Henri IV, d'un Charles XII, d'un du Gueſclin, d'un Bayard, d'un Jean-Bart, d'un Chevert, de mille autres, pourront échauffer ſon cœur, animer ſon imagination, raffermir ſes ſens, lui donner du courage & peut-être même lui inſpirer l'ardeur de l'héroïſme. Paroîtra-t-il trop compter ſur ſes propres forces, & s'attribuer toute la gloire du bien qu'il fait? on offrira à ſes regards le grand Turenne, proſterné à terre, les yeux élevés vers le ciel, les genoux dans la boue, implorer, dans cette humiliante poſture, le bras du Tout-puiſſant, & attendre la victoire de celui-là ſeul que l'Ecriture appelle le Dieu des armées. On lui fera voir d'autres fois un Galba, qui trouve ſa perte dans la ſouveraineté, à cauſe de la rigidité de ſon eſprit, de ſa mauvaiſe économie, de ſon incapacité à ſe plier aux circonſtances; un Vitellius, qui ſe déshonore par la crapule, par ſa baſſeſſe, par tous les vices d'une ame lâche & de boue; les Caligula, les Néron, les Domitien, dont les folies & les cruautés ont fait leur ſupplice, le malheur & l'opprobre de l'huma-

nité ; un Nerva, dont la timidité & la foibleſſe l'expoſoit au mépris des ſoldats. A ces traits, on oppoſera le règne d'un Trajan, qui ſe regarde comme le chef & non comme le maître de l'état, qui ne ſe diſtingue des autres ſénateurs, que par une plus grande aſſiduité au travail, qui vit au milieu de ſes ſujets, comme un père qui ne reſpire que le bonheur de ſes enfans, qui porte ſes ſoins juſqu'à déchirer la chemiſe qu'il a ſur le corps pour bander les plaies de ſes ſoldats ; on oppoſera la vie d'un Adrien, qui donnoit l'exemple de tout ce qu'il exigeoit des autres, marchant à pied comme Trajan, à la tête de ſes armées, & chargé d'une peſante armure, exact ſans petiteſſe, ſévère avec douceur, libéral avec prudence, & ſe faiſant adorer de ſes ſujets, en les aſſujétiſſant au devoir ; on oppoſera un Antonin, dont le calme n'étoit jamais troublé par aucune paſſion violente, toujours maître de lui-même, ferme & indulgent ſelon les circonſtances, équitable, doux, poli, tranquille, auſſi digne de commander aux autres, qu'il étoit capable de ſe commander à lui-même, encore plus reſpecté par ſes vertus que par l'éclat de la puiſſance dont il étoit revêtu. D'autres fois le maître fera retentir aux oreilles de ſes élèves, ces paroles touchantes, que le peuple français prononce avec des ſanglots lamentables, accompagnés d'un torrent de larmes, en aſſiſtant aux funérailles du roi Robert : *Sous le règne de Robert, nous vivions en ſûreté & ſans crainte ; puiſſe ce prince ſi cher & ſi bienfaiſant, puiſſe, ce père du ſénat, le père de tous les gens de bien, jouir éternellement dans le ciel du bonheur qu'il a mérité par ſes vertus* ! Quelquefois il leur répétera ces belles paroles de Titus, les délices de ſon peuple qui, ſe reſſouvenant un jour qu'il n'avoit fait aucun bien particulier à perſonne, s'écria : *mes*

amis, voilà un jour perdu pour moi; ou ces autres de l'empereur Neron, que l'on preſſoit de ſigner un arrêt de mort : *Je voudrois ne pas ſavoir écrire;* ou celles-ci de l'empereur Théodoſe, dans une pareille circonſtance : *Plût à Dieu que je puſſe ouvrir les tombeaux, pour rendre la vie aux morts!*

Enfin, c'eſt principalement par l'hiſtoire qu'un bon maître doit s'appliquer à apprendre à ſes élèves à être bons, affables, généreux, compatiſſans, maîtres de leurs paſſions, à déteſter l'intrigue, à favoriſer le vrai mérite; &, quand l'hiſtoire ne pourra pas le ſervir à ſon gré, ou qu'elle ne fera pas l'impreſſion qu'on en attendoit, il y ſuppléera par des fictions dramatiques. Dans ces repréſentations, quelquefois ce ſera un magiſtrat judicieux qui, tantôt chaſſera avec éclat un vil mercenaire qui cherche à le corrompre, tantôt accueillera & récompenſera l'ame intrépide & patriotique qui oſe lui dire une vérité ſalutaire, tantôt renoncera à ſes plaiſirs, pour mieux remplir ſes devoirs, & pour la gloire de ſa réputation. D'autres fois on lui montrera un perſonnage diſtingué, qui, oubliant ſes titres & ſes richeſſes, ſourit à l'un, tend à l'autre une main careſſante, écoute un troiſième avec intérêt, & deſcend dans la chaumière du pauvre, pour y répandre des richeſſes, & verſer des conſolations. Ici, on lui fait voir un jeune homme doux, modéré, reſpectueux envers ſes maîtres, ou un fils tendre & reconnoiſſant, toujours attentif à plaire aux auteurs de ſes jours, dont il eſt la joie & le ſoutien, & n'eſtimant rien tant dans ſa fortune, que le pouvoir qu'elle lui donne de leur mieux prouver ſa tendreſſe. Là, on lui repréſente le père-de-famille qui reçoit dans ſon ſein l'enfant prodigue qui revient à lui. On le ramenera de temps en temps aux ouvrages de Berquin, de la Fontaine, à la lecture de l'immortel Télémaque,

ouvrage digne des plus grands éloges, & ſi propre à porter aux vertus ſociales & politiques quiconque le lira avec intérêt. Eh ! qui pourroit lire autrement les ouvrages du tendre, du vertueux, de l'inimitable Fénélon ?

Tous ces ſpectacles, tant vrais que faux, imprimeront dans l'eſprit des jeunes gens des traces profondes, renfermeront autant de germes des vertus morales, ſociales & politiques dont ils ont beſoin, pour devenir des hommes précieux à la ſociété.

Comparaiſon de toutes nos actions avec des principes sûrs, & à la portée de la plus ſimple intelligence.

Nous aurions peu fait d'avoir préſenté la vertu dans tout ſon éclat, & le vice dans toute ſon infamie, d'avoir fait obſerver qu'il en coûte plus pour être vicieux que pour pratiquer la vertu, d'avoir montré l'homme vicieux au milieu des remords qui le déchirent, & l'homme vertueux jouiſſant en paix des délices d'une conſcience pure & éclairée, il faut encore ramener toutes ces vérités à une loi ſimple, facile à ſaiſir, & ſur laquelle nous puiſſions comparer toutes nos actions. La voici cette règle ; elle eſt gravée dans le cœur de tous les hommes ; elle eſt fondée ſur cette inclination dominante & générale, qui nous porte à deſirer notre conſervation, & à chercher notre bonheur. Ce ſentiment impérieux de notre cœur eſt ce qu'on appelle amour-propre.

Toute la morale, toute la religion naturelle n'eſt autre choſe que cette loi connue de tout le monde : *Fais à autrui ce que tu voudrois qu'il te fît.* C'eſt à ce principe ſi ſimple & ſi naturel qu'il faut renvoyer ſes élèves, toutes les fois qu'ils ne font pas le bien qu'on deſire d'eux. On doit ſur-tout leur faire voir

que, ſi c'eſt de cette règle que découlent toutes les vertus morales & toutes nos obligations ſociales, c'eſt auſſi de cette obſervance que dépend notre bonheur.

Une courte énumération ſuffira pour démontrer la première de ces vérités, & l'expérience convaincra de la ſeconde. Effectivement, c'eſt de cette règle, comme d'une ſource féconde, que découlent le reſpect & l'amour envers Dieu, une réſignation parfaite à ſa volonté, l'aſſujétiſſement de nos paſſions, la culture de notre eſprit, la règle des affections de notre cœur, la juſtice, la charité par rapport aux autres hommes, le bon uſage des richeſſes, la patience dans les ſouffrances, toutes vertus qui ſont pour l'ame autant de biens qui rendent l'homme heureux, & toutes découlent du principe général que nous venons de poſer.

Premièrement, nos devoirs envers l'être ſuprême ſortent de ce principe; car pourquoi dois-je à Dieu des ſentimens d'amour & de reſpect? N'eſt-ce pas parce qu'il faut faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fit, s'il étoit à notre place? Nous tenons tout de Dieu: nous lui devons notre exiſtence, notre conſervation, les biens dont nous jouiſſons, & l'éloignement des maux. Or, ſerions-nous bien aiſes que celui qui nous doit tout, nous oubliât à jamais? qu'il tournât contre nous nos bienfaits? qu'il en fit un uſage contraire aux vues que nous avons eues en les lui donnant? en un mot, qu'il ſe montrât ingrat & méconnoiſſant?

N'eſt-ce pas le même principe qui doit diriger toutes nos actions envers notre prochain? Pourquoi faut-il que je ſois ſage, prudent, honnête, décent, circonſpect, courageux, patient, modéré, ſobre, &c.? c'eſt toujours par le même principe: *Fais à autrui*

ce que tu veux qu'il te faſſe. Effectivement, puis je manquer à ces vertus ſans aller contre ce précepte ? Car comment pourrois-je travailler ſérieuſement au bonheur des autres, ſans m'occuper du mien ? Si je ne ſuis ni ſage, ni prudent, ni circonſpect, ni ſobre, ni courageux, ni patient, &c., combien omettrai-je de choſes dont l'omiſſion ſera préjudiciable à mon prochain ? combien ferai-je de choſes qui lui feront dommageables, qui ôteront le calme à mon ame, qui l'occuperont d'elle ſeule, qui lui feront oublier ce qu'elle doit à la ſociété, & qui, par retour, la priveront des ſecours qu'elle a beſoin d'obtenir des autres ?

Fais à autrui ce que tu veux qu'il te faſſe : Dieu te voit ; cherche à faire le plus grand bien. Trois maximes que les jeunes gens doivent trouver par-tout, & auxquelles il faut les renvoyer, toutes les fois qu'il leur arrive d'avoir beſoin d'être repris. L'hiſtoire nous apprend qu'Alexandre Sévère répétoit ſans ceſſe cette maxime à ceux qu'il trouvoit en faute, & qu'il l'avoit fait graver dans ſon palais & à la porte de tous les édifices publics ; ce qui fut un puiſſant motif pour retenir les méchans, & pour inſpirer le goût des vertus ſociales.

Déciſions tirées des réponſes de ſes élèves, & de l'expreſſion de leurs ſentimens.

Ajoutons aux moyens précédens celui de s'en rapporter aux déciſions de ſon élève, de l'interroger ſur ce qu'il penſe de l'action qu'il vient de commettre, comment il l'enviſageroit dans un autre, & quels moyens il lui indiqueroit, pour réparer la faute qu'il a commiſe ; enfin, on remuera ſes ſentimens

Seroit-il poſſible, lui dira-t-on, que vous ayez pris la réſolution de vivre ſans un cœur honnête, bon & compatiſſant, ſans réputation, ſans gloire, dans l'infamie, bourrelé par les remords piquans d'une conſcience alarmée, de cette conſcience que l'auteur de vos jours a placée au-dedans de vous, comme un ange tutélaire, pour vous avertir de vos devoirs, pour vous rappeler de vos égaremens, & pour vous conduire ainſi au bonheur, à la vraie félicité? *Ah! mon enfant! mon cher enfant! plutôt vous voir périr*, diſoit la reine Blanche à ſon fils Louis IX. *plutôt vous voir mort, que d'apprendre que vous avez manqué eſſentiellement à vos devoirs.*

Nous n'avons juſqu'ici enviſagé l'hiſtoire que comme une école de vertu. Dans un autre volume, nous appliquerons nos élèves à y puiſer des leçons de politique, en cherchant les cauſes de l'agrandiſſement & de la chûte des empires, du gain & de la perte des batailles; à étudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'hiſtoire; à apprendre l'art précieux de conduire les affaires avec prudence, d'en prévoir les ſuites, d'en aſſurer le ſuccès, de chercher à démêler, dans chaque événement, les vues ſecrètes ou les paſſions qui en ont été le principe, les reſſorts cachés, les moyens qui en ont facilité l'exécution, & les fautes, les contre-temps qui en ont empêché la réuſſite; à expoſer les moyens qu'ils auroient cru devoir employer eux-mêmes, s'ils ſe fuſſent trouvés dans pareille occaſion.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir indiqué les moyens que nous avons cru les plus propres pour perfectionner l'éducation phyſique & morale; il faut encore donner aux jeunes gens la facilité d'en connoître les principes, les moyens d'en pratiquer les maximes, d'en ſentir toute l'importance, & d'en recueillir les

fruits. Pour cela, nous présenterons trois petits livrets, dont le premier traitera de la discipline intérieure des écoles & des colléges ; le second présentera un abrégé de la morale pour les petites écoles ; & le troisième le développement de cette morale pour les grandes institutions.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.